

1962-2022, L'ALGÉRIE...

«Il y a 60 ans, les accords d'Évian mettaient un terme à une tragique et interminable guerre. C'était la fin de l'oppression colonialiste française imposée au peuple algérien». C'est ainsi que commence le dossier que Nedjib Sidi Moussa publie dans le n°54 de la revue *Contretemps*.

«Il y a 60 ans, le 4 juillet, à Agadir, je regarde le défilé, klaxons et youyous mêlés, qui passe devant moi, ça y est la guerre est finie! Je vais pouvoir rentrer. Ce que je ferai un an plus tard».

Depuis soixante années la guerre d'Algérie ne finit pas d'en finir. Macron parle de relancer «l'*histoire d'amour*» qui lie les deux pays. Un haut-le-cœur m'a saisi en entendant cela. Cette histoire d'amour a commencé il y a 130 ans dans les pires massacres qui soient et a fini ainsi.

On peut se demander aujourd'hui, alors que les acteurs de cette «*histoire*» sont presque tous morts ou hors d'état d'intervenir, combien faudra-t-il de générations pour que tout cela soit réservé aux livres d'*histoire*? Car enfin, l'auteur de ce dossier l'a titré: *Plus que jamais rouvrir un avenir à la révolution*.

Le futur s'écrit au passé

Différents textes sont rassemblés en son sein. Ils sont de trois ordres. Une discussion avec Mohamed Harbi, ancien haut responsable du FLN, une série de réponses aux questions que Nedjib Sidi Moussa a posées à une quinzaine de personnes dont l'auteur de ces lignes. Questions qui portaient tout à la fois sur ce que fut pour les questionnés la guerre d'Algérie, quelle personnalité l'incarnait, quelle œuvre en exprimait la complexité et enfin quelle en est la problématique aujourd'hui. Et pour terminer, trois textes plus théoriques, dont le dernier, une tribune, porte comme titre une variante de celui du dossier.

Des silences dans les témoignages

Je pourrais m'arrêter là. Mais la plaie reste ouverte. Les questions surgissent au fur et à mesure de la lecture. Les problématiques qui y sont abordées dépassent la seule question algérienne. La question du pluralisme politique au sein des partisans de l'indépendance algérienne est centrale et passionnante dans l'interview de M. Harbi. Pourtant une question me saisit.

Si on s'est intéressé un tant soit peu au parcours de Sidi Moussa, on sait l'importance tragique que tient dans sa vie le M.N.A. (*Mouvement national algérien*) de Messali Hadj, et pourtant là, il n'en est pas question. Même si ce dernier traverse les réponses données au questionnaire. Elles sont presque toutes l'expression de personnes qui ne furent pas contemporaines de ce qui fut nommé pudiquement les «événements» et à ce titre leur façon de considérer ce qui se passa alors est très intéressante. Ces réponses sont suivies par deux interviews. Deux femmes, l'une est française, raconte comment elle vécut cette guerre, «determinante dans ses orientations politiques» et comment elle fréquenta des militants, anciens «porteurs de valises». La deuxième interview, intéressante par le parcours militant que raconte Sanhadja Akrouf, co-autrice de: *Algérie*. La seconde révolution, laisse le lecteur sur sa faim, tant le titre de ce texte, *Le hirak, je l'ai vécu comme pouvant donner une suite à quelque chose d'inachevé*, n'est pas suivi d'un développement.

Laisser les armes au passé

Je dois dire que j'ai été surpris de la présence dans cet ensemble d'un article de M. Raptis, dit Pablo, rendant compte du livre de Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, publié en 1962. Suffit-il de le lire «pour mesurer à la fois la proximité et la distance de cette époque avec la nôtre, caractérisée par le désenchantement»? Je ne le crois pas. Se mêle au livre incontournable de Fanon tout le discours idéologique trotskyste et dans ce cas tiers-mondiste propre à Pablo.

Est présente dans ce texte l'expression de «*la légitimité absolue de l'action révolutionnaire de masse - armée*». Il aura fallu un peu moins de trois années pour que le maître des armes prenne le pouvoir et en chasse ceux qui en étaient les légitimes occupantes. Il aura fallu moins de trente années pour que ces armes soient à nouveau utilisées contre les maîtres algériens du pouvoir au cours d'une guerre civile atroce. Quand de nouveau, un mouvement révolutionnaire émergea, le *Hirak*, c'est le refus du recours aux armes qui le caractérisa.

Le dernier texte de ce dossier concerne la problématique identitaire. Il s'agit d'une critique justifiée de la dérive indigéniste qui pollue le débat français.

Pierre SOMMERMEYER.
